

I

Chaque jour, dans la fumée et l'odeur de l'huile du faubourg ouvrier, la sirène de la fabrique mugissait et tremblait. Et des petites maisons grises sortaient en hâte, comme des blattes effrayées, des gens maussades aux muscles encore las. Dans l'air froid du demi-jour, ils s'en allaient par les rues non pavées vers la haute cage de pierre qui, sereine et indifférente, les attendait avec ses innombrables yeux carrés et visqueux. La fange claquait sous les pas. Les exclamations rauques des voix endormies venaient à leur rencontre, des injures mauvaises déchiraient l'air. D'autres sons parvenaient maintenant : le bruit sourd des machines, le grognement de la vapeur. Sombres et rébarbatives, les hautes cheminées noires se profilaient, dominant le faubourg, comme de grosses triques.

Le soir, quand le soleil se couchait et que ses rouges rayons brillaient aux vitres des maisons, la fabrique vomissait de ses entrailles de pierre, ses scories humaines, et les ouvriers, aux visages noirs de fumée, aux dents brillantes d'affamés, se répandaient à nouveau par les rues, laissant dans l'air des exhalaisons moites de graisse de machines. Maintenant, les voix étaient animées et même joyeuses ; leur travail de forçat était fini pour aujourd'hui, le souper et le repos les attendaient à la maison.

La fabrique avait englouti la journée ; les machines avaient sucé dans les muscles des hommes toutes les forces dont elles avaient eu besoin. Ce jour était rayé sans laisser de traces ; l'homme avait fait un pas de plus vers sa tombe, mais la douceur du repos lui apparaissait toute proche, avec le plaisir du cabaret enfumé, et il était content.

Les jours de fête, on dormait jusque vers dix heures. Puis les gens sérieux et mariés revêtaient leurs meilleurs habits et allaient à la messe,

en reprochant aux jeunes gens leur indifférence en matière religieuse. Au retour de l'église, on mangeait et on se couchait ensuite jusqu'au soir.

La fatigue, amassée pendant des années, ôtait l'appétit, et, pour manger, beaucoup buvaient, excitant leur estomac par les brûlures aiguës de l'alcool.

Le soir, on se promenait paresseusement par les rues ; ceux qui possédaient des caoutchoucs les mettaient, même s'il faisait sec, et ceux qui avaient un parapluie le prenaient, même par un beau soleil.

Quand on se rencontrait, on parlait de la fabrique, des machines, on se répandait en invectives contre les contremaîtres. Les paroles et les pensées ne se rapportaient qu'à des choses qui concernaient le travail. C'est à peine si une idée, pauvre et mal exprimée, jetait une solitaire étincelle dans la monotonie grise des jours. En rentrant, les hommes se disputaient avec leurs femmes, et souvent les battaient sans ménager leurs poings. Les jeunes restaient au café, ou organisaient de petites soirées l'un chez l'autre, jouaient de l'accordéon, chantaient des chansons ignobles, dansaient, racontaient des obscénités, et buvaient. Exténués par le travail, les hommes s'enivraient facilement ; la boisson provoquait une irritation sans raison, morbide, qui voulait une issue. Alors, pour libérer leur hargne, sous un prétexte futile, ils se jetaient l'un sur l'autre avec une fureur bestiale. C'étaient des rixes sanglantes, dont certains sortaient estropiés ; quelquefois, il y avait des morts...

Dans leurs relations, c'était surtout un sentiment d'animosité aux aguets qui dominait les gens et qui était aussi invétéré que la fatigue de leurs muscles. Ils étaient nés avec cette maladie de l'âme qu'ils héritaient de leurs pères, qui les accompagnait comme une ombre noire jusqu'à la tombe, et leur faisait commettre des actes hideux d'inutile cruauté.

Les jours de fête, les jeunes gens rentraient tard dans la nuit, les vêtements déchirés, couverts de boue et de poussière, les visages meurtris ; ils se vantaient avec une voix méchante des coups portés à leurs camarades ; ou bien furieux ou pleurant des affronts subis, ils arrivaient ivres et pitoyables, malheureux et répugnants. Parfois, c'étaient les parents qui ramenaient leur garçon à la maison ; ils l'avaient trouvé ivre mort

au pied d'une clôture ou au cabaret ; les injures et les coups pleuvaient sur le corps inerte du gars ; puis ils le couchaient avec plus ou moins de précautions, pour le réveiller de bonne heure le lendemain et l'envoyer au travail quand la sirène répandrait, comme un sombre torrent, son mugissement irrité.

Les injures et les coups tombaient dru sur les garçons, mais leur ivrognerie et leurs bagarres semblaient aux vieux choses parfaitement légitimes ; eux aussi, en leur jeunesse, s'étaient enivrés et battus ; eux aussi, leurs parents les avaient rossés. C'était la vie. Comme une eau trouble, elle s'écoulait égale et lente, une année après l'autre ; chaque jour était fait des mêmes habitudes, anciennes et tenaces, de penser et d'agir. Et personne n'éprouvait le désir d'y rien changer.

Parfois apparaissaient dans le faubourg des étrangers venus on ne sait d'où. D'abord ils attiraient l'attention tout simplement parce qu'ils étaient inconnus ; ils suscitaient ensuite un peu de curiosité en parlant des lieux où ils avaient travaillé ; puis l'attrait du nouveau s'usait, on s'habitua à eux, et ils devenaient inaperçus. Leurs récits apportaient une évidence : la vie de l'ouvrier était partout la même. Pourquoi donc en parler ?

Mais il s'en trouvait quelquefois qui disaient des choses encore nouvelles pour le faubourg. On ne discutait pas avec eux, mais on écoutait, sans y ajouter foi, leurs propos bizarres, qui provoquaient chez les uns une sourde irritation, chez les autres de l'inquiétude ; d'autres encore se sentaient troublés par un espoir vague, et se mettaient à boire encore plus pour chasser ce sentiment inutile et gênant.

S'ils remarquaient chez un étranger quelque trait extraordinaire, les habitants du faubourg lui en tenaient longtemps rigueur, et le traitaient avec une répulsion instinctive, comme s'ils craignaient de le voir apporter dans leur existence quelque chose qui en troublerait la régularité morne, pénible, mais tranquille. Accoutumés à être écrasés par une force constante, ils n'attendaient aucune amélioration, et considéraient tous les changements comme propres seulement à rendre leur joug encore plus lourd.

Ceux qui parlaient de choses nouvelles voyaient les gens du faubourg les fuir en silence. Alors ils disparaissaient, se remettaient en route, ou, s'ils restaient à la fabrique, vivaient à l'écart, sans arriver à se fondre dans la masse uniforme des ouvriers...

L'homme vivait ainsi une cinquantaine d'années, puis il mourait...

II

Telle était la vie du serrurier Michel Vlassov, homme sombre, velu, aux petits yeux méfiants sous d'épais sourcils, au sourire mauvais. Le meilleur serrurier de la fabrique et l'hercule du faubourg, il gagnait peu, car il était grossier avec ses chefs ; chaque dimanche il assommait quelqu'un ; tout le monde le détestait, le craignait. On avait essayé aussi de le rosser, mais sans succès. Quand Vlassov voyait qu'on allait l'attaquer, il saisissait une pierre, une planche, un morceau de fer, et, planté sur ses jambes écartées, attendait l'ennemi en silence. Son visage, couvert depuis les yeux jusqu'au cou d'une barbe noire, et ses mains poilues excitaient la terreur générale. On avait surtout peur de ses yeux, petits et perçants, qui vrillaient les gens comme d'une pointe d'acier ; quand on rencontrait leur regard, on se sentait en présence d'une force sauvage, inaccessible à la crainte, prête à frapper sans pitié.

– Foutez le camp, charognes ! disait-il sourdement. Dans l'épaisse toison de son visage, ses grosses dents jaunes luisaient. L'abreuvant d'injures, mais craintifs, ses adversaires reculaient.

– Charognes ! leur criait-il encore, et son regard étincelait, mauvais, aigu comme une alène. Puis redressant la tête d'un air de défi, il les suivait, et les provoquait :

– Eh bien, qui veut mourir ? Personne ne le voulait...

Il parlait peu et son expression favorite était « charogne ». Il qualifiait ainsi les contremaîtres de la fabrique et la police ; il employait cette épithète en s'adressant à sa femme :

– Tu ne vois pas, charogne, que mes pantalons sont déchirés ? Quand son fils Paul eut quatorze ans, l'envie vint un jour à Vlassov de l'attraper par les cheveux. Mais Paul se saisit d'un lourd marteau et dit brièvement :

– Ne me touche pas...

– De quoi ? demanda le père ; il avança sur le jeune homme svelte, élancé, comme l'ombre sur un jeune bouleau.

– Ça suffit, dit Paul, je ne me laisserai plus faire... Et il brandit le marteau.

Le père le regarda, mit ses mains velues derrière son dos, et fit en ricanant :

– Bon... Puis il ajouta avec un profond soupir : Bougre de charogne ! Peu après, il dit à sa femme :

– Ne me demande plus d'argent ; le Paul te nourrira... Elle s'enhardit :

– Mais, tu vas tout boire ?

– C'est pas ton affaire, charogne. Je prendrai une bonne amie...

Il ne prit pas de maîtresse ; mais, depuis ce moment-là jusqu'à sa mort, pendant presque deux ans, il ne regarda plus son fils et ne lui adressa plus la parole.

Il avait un chien aussi grand et poilu que lui-même. Chaque jour, l'animal l'accompagnait à la fabrique et l'attendait le soir à la porte. Le dimanche Vlassov allait courir les cafés. Il marchait sans mot dire, semblait chercher quelqu'un, éraflant du regard les gens au passage. Toute la journée, le chien le suivait, la queue basse, grosse et touffue. Quand Vlassov, ivre, rentrait à la maison, il se mettait à table et donnait à manger au chien dans son assiette. Il ne le battait jamais, ni ne le houspillait, mais ne le caressait pas non plus. Après le repas, si sa femme n'avait pas enlevé le couvert à temps, il jetait la vaisselle à terre, plaçait devant lui une bouteille d'eau-de-vie et, le dos appuyé au mur, d'une voix sourde qui donnait le cafard, il hurlait une chanson, la bouche grande ouverte et les yeux fermés. Les paroles mélancoliques et vulgaires de la chanson s'empêtraient dans ses moustaches, d'où tombaient des miettes de pain ; le serrurier peignait sa barbe de ses gros doigts et chantait tant qu'il y avait de l'eau-de-vie dans la bouteille ; puis il s'affaissait de côté, sur le banc, ou posait sa tête sur la table, et dormait ainsi jusqu'à l'appel de la sirène. Le chien se couchait à côté de lui.

Il mourut d'une hernie. Cinq jours durant, le teint noirci, il s'agitait sur son lit, les paupières closes, grinçant des dents. Parfois, il disait à sa femme :

– Donne-moi de la mort-aux-rats, du poison...

Le docteur ordonna des cataplasmes, mais ajouta qu'une opération était indispensable, et qu'il fallait transporter le malade à l'hôpital le jour même.

– Au diable... je mourrai bien tout seul ! Charogne ! grinça Vlassov.

Quand le docteur fut parti, sa femme en pleurs voulut l'exhorter à se soumettre à l'opération ; il lui déclara en la menaçant du poing :

– Si je guéris, t'en verras de plus dures !...

Il mourut un matin, au moment où la sirène appelait au travail. Dans le cercueil, il avait la bouche ouverte, mais les sourcils froncés et irrités. L'enterrèrent sa femme, son fils, son chien, Danilo Vessovchikov, vieux voleur ivrogne chassé de la fabrique, et quelques miséreux du faubourg. Sa femme pleurait un peu. Paul ne versa pas une larme. Les habitants qui rencontraient le cortège s'arrêtaient et se signaient, disant à leurs voisins :

– Sans doute que Pélagie doit être plutôt contente qu'il soit mort...

On rectifiait :

– Pas mort, crevé !...

Après la descente du cercueil, les gens s'en retournèrent ; mais le chien resta là, couché sur la terre fraîche, et, sans aboyer, flaira longtemps la tombe. Quelques jours plus tard, il fut tué, on ne sait par qui...

III

Un dimanche, une quinzaine après la mort de son père, Paul Vlassov rentra ivre à la maison. Il gagna en titubant la première pièce, et, frappant du poing sur la table, comme le faisait son père, il cria :

– À souper !

Sa mère s'approcha, s'assit à côté de lui, et l'enlaçant, elle attira sur sa poitrine la tête de son fils. Lui, s'appuyant de la main sur son épaule, la repoussa et cria :

– Allez, mère, au trot !...

– Petit bêta ! dit-elle d'une voix triste et caressante, en surmontant la résistance de Paul.

– Et je vais fumer ! Donne-moi la pipe du père... grogna-t-il ; sa langue rebelle articulait difficilement.

C'était la première fois qu'il s'enivrait. L'alcool avait affaibli son corps, mais n'avait pas éteint sa conscience, et une question cognait dans sa tête :

– Je suis saoul ?... Je suis saoul ?...

Les caresses de sa mère le rendirent confus, et la tristesse de ses yeux le toucha. Il avait envie de pleurer, et pour vaincre ce désir, il feignit d'être plus ivre qu'il ne l'était réellement.

Et la mère caressait ses cheveux emmêlés et trempés de sueur, et lui parlait doucement :

– Tu n'aurais pas dû...

Des nausées le prirent. Après une série de vomissements violents, la mère le mit au lit, et couvrit son front blême d'une serviette humide. Il se remit un peu ; mais tout tournait autour de lui, ses paupières étaient pesantes, il avait dans la bouche un goût répugnant et amer ; il regardait à travers ses cils, le visage agrandi de sa mère et pensait sans suite :

« C'est encore trop tôt pour moi. Les autres boivent, ça ne leur fait rien, et moi... ça me fait vomir... »

La voix douce de sa mère lui parvenait, lointaine.

– Comment pourras-tu me nourrir, si tu te mets à boire... Il ferma les yeux et dit :

– Tous boivent...

Pélagie soupira. Il avait raison. Elle savait bien que les gens n'ont pas d'autre endroit que le cabaret pour puiser de la joie. Pourtant elle répondit :

– Ne bois pas, toi ! Ton père a bien assez bu pour toi. Et il m'a assez tourmentée... tu pourrais bien avoir pitié de ta mère...

Paul écoutait ces paroles tristes et tendres ; il se rappelait l'existence effacée et silencieuse de sa mère, toujours dans l'attente angoissée des coups. Les derniers temps, Paul était resté peu à la maison pour éviter les rencontres avec son père ; il avait un peu oublié sa mère.

Et maintenant, en retrouvant peu à peu ses esprits, il la regardait fixement.

Elle était grande et un peu voûtée ; son corps, brisé par un labeur incessant et les mauvais traitements de son mari, se mouvait sans bruit, un peu de côté, comme si elle craignait de heurter quelque chose. Le large ovale de son visage creusé de rides, un peu boursoufflé, était illuminé par des yeux sombres, tristes et inquiets comme chez la plupart des femmes du faubourg. Une profonde balafre faisait un peu remonter le sourcil droit, et il semblait que l'oreille droite aussi était plus haute que l'autre : elle avait toujours l'air de tendre une oreille inquiète. Des mèches faisaient contraste dans ses épais cheveux noirs. Elle était toute douceur, tristesse, résignation...

Et le long de ses joues coulaient lentement des larmes.

– Pleure pas ! dit doucement son fils. Donne-moi à boire !

– Je vais t'apporter de l'eau avec de la glace...

Mais quand Pélagie revint, il était endormi. Elle resta immobile un instant devant lui, la cruche tremblait dans sa main, et la glace tintait doucement sur les bords. Elle posa l'ustensile sur la table et, silencieuse,